

A M. Frédéric Ritschl à Bonn.

. Ne croyez vous pas, Monsieur, que, sous le titre de *'habent sua fata libelli'*, il y aurait à ajouter un chapitre aussi instructif qu'intéressant à l'histoire de la littérature savante, pourvu qu'on lui donnât à peu près les développements suivants: *'habent sua fata libelli, habent placita philosophorum, habent opiniones philologorum, habent judicia historicorum'*? Ce chapitre énumérerait, entre autres faits, les pressentiments quasi intuitifs qui, transformant certains auteurs en prophètes, leur ont fait annoncer l'apparition de nouvelles connaissances et entrevoir de lumineuses considérations qu'une époque ultérieure se réservait d'émettre dans toute leur évidence et de faire prévaloir.

C'est ainsi que Frédéric Auguste Wolf eut, à son insu, pour précurseur le profond penseur Giambattista Vico, et que notre judicieux historien Beaufort fut celui de votre grand Niebuhr. On sait le joli mot dont Wolf se servit pour

caractériser le rapport qui existait entre ses idées et celles de Vico. A son grand étonnement il aurait découvert, dit il, et cela bien des années plus tard, que le résultat de ses recherches méthodiques sur l'origine et la destinée des poèmes homériques avait été, antérieurement, comme vu en rêve par le savant Italien, si méconnu de son temps. Niebuhr, lui aussi, lorsqu'il mettait en doute, avec tant d'érudition et d'énergie, l'authenticité de l'histoire des premiers temps de Rome, n'avait, ce qui est plus frappant encore et à peu près incroyable, aucune connaissance des idées si analogues que son prédécesseur français Beaufort avait émises sur le même sujet, idées dont il restait toutefois à tirer les conséquences et dont il fallait faire une juste application.

Permettez moi, Monsieur, d'ajouter au *Wolfius ante Wolfium*, au *Niebuhrus ante Niebuhrum*, un troisième auteur probablement moins connu en Allemagne qui leur peut servir de pendant, bien qu'à vrai dire, l'intérêt scientifique qui se rattache à ce que je vais proposer soit circonscrit dans des limites beaucoup plus restreintes, et qu'il ne puisse assurément revendiquer la portée des deux illustres exemples que je viens de citer. Ce troisième auteur serait un *Mommsenus ante Mommsenum*, en ce qui concerne la critique de l'historien contemporain sur le grand orateur romain; critique qui, par son style âcre, tranchant et par trop mordant, a si fort échauffé la bile des philologues et des maîtres d'école de l'Allemagne. Censeur plus indulgent et plus humain, et par cela même plus juste, ce *Mommsenus ante Mommsenum* est un spirituel Italien, Napolitain comme Vico. Il avait déjà, il y a près d'un siècle, exercé sur Cicéron une critique aussi exempte de tout préjugé traditionnel que celle de Mommsen. C'est vous citer l'Abbé Ferdinand Galiani, et sa lettre du 20. juillet 1771, à son illustre amie, Madame d'Épinay. Cette lettre fait partie d'un recueil des plus intéressants, riche de pensées et pétillant d'esprit, intitulé: *Correspondance inédite de l'Abbé F. Galiani, conseiller du roi de Naples édition imprimée sur le manuscrit autographe de l'auteur . . .* (Paris 1818), p. 295 du 1^{er} volume.

Peut-être trouverez vous, Monsieur, que le passage en question n'est pas tout-à-fait indigne de figurer dans les *Miscellanées* de votre si remarquable journal philologique? Tout en ne partageant peut-être pas l'opinion et les idées de l'auteur sur la situation politique de Rome, à l'époque où vivait Cicéron, et sur sa position personnelle dans la république, vos lecteurs seront certainement fascinés par les fins aperçus de Galiani, exprimés avec tant de franchise, et par la peinture si vivante qu'il nous fait du célèbre orateur.

Du reste, j'ajouterai simplement que ce portrait fut esquissé à l'occasion d'une attaque virulente dirigée contre Cicéron par le pamphlétaire Linguet, attaque à laquelle Voltaire répondit, dans le Dictionnaire philosophique, par un plaidoyer éloquent, mais outré, et tout à la louange de Cicéron.

Ci-joint l'extrait de la lettre de Galiani.

. 'Vous voulez avoir une lettre de moi, et savoir à quoi vous en tenir au juste sur le compte de Cicéron. Le voici donc: on peut regarder Cicéron comme littérateur, comme philosophe et comme un homme d'état. Il a été un des plus grands littérateurs qui aient jamais existé. Il savait tout ce qu'on savait de son temps, excepté les géométries et autres sciences de ce genre. Il était médiocre philosophe, car il savait tout ce que les Grecs avaient pensé, et le rendait avec une clarté admirable; mais il ne pensait rien, et n'avait pas la force de rien imaginer. Il eut l'adresse et le bonheur d'être le premier à rendre, en langue latine, les pensées des Grecs, et cela le fit lire et admirer par ses compatriotes. C'est ce qui a fait faire à Voltaire plus de bruit que Bochart, Bossuet, Huet, le Clerc, Hammond, Grotius, etc. Ils ont dit en latin, sur la Bible, tout ce que Voltaire a expliqué en français: on ignore ceux-là; on ne parle que de lui. Comme homme d'état, Cicéron, étant d'une basse extraction, et voulant parvenir, aurait dû se jeter dans le parti de *l'opposition*, ou de la chambre basse, ou du peuple, si vous voulez. Cela lui était d'autant plus aisé, que Marius, fondateur de ce parti, était de son pays. Il en fut même tenté, car il débuta par attaquer Sylla, et se lia d'amitié avec les gens du parti de l'opposition, à la tête desquels, après la mort de Marius, étaient Clodius, Catilina, César. Mais le parti des grands avait besoin d'un jurisconsulte et d'un savant; car les grands seigneurs, en général, ne savent ni lire ni écrire. Il sentit donc qu'on aurait plus besoin de lui dans le parti des grands, et qu'il y jouerait un rôle plus brillant. Il s'y jeta, et dès-lors on vit un *nouveau parvenu* mêlé avec les patriciens. Figurez-vous donc en Angleterre un avocat dont la cour a besoin pour en faire un chancelier, et qui suit par conséquent le parti du ministère. Cicéron brilla donc à côté de Pompée, etc., toutes les fois qu'il était question de choses de jurisprudence; mais il lui manquait la naissance, les richesses; et surtout, n'étant pas homme de guerre, il jouait de ce côté-là un rôle subalterne. D'ailleurs, par inclination naturelle, il aimait le parti de César, et il était fatigué de la morgue des grands, qui lui faisaient sentir souvent la grandeur des bienfaits dont on l'avait comblé. Il n'était pas pusillanime, il était incertain. Il

ne défendait pas des scélérats, il défendait les gens de son parti, qui ne valaient guère mieux que ceux du parti contraire. L'affaire de Catilina était grave, car elle tenait à la chaîne d'un grand parti. Aucune affaire de Whigs n'est jamais petite en Angleterre; elle est ridicule à Paris. Son éloquence n'était point vénale, non plus que celle de M. Pitt; elle était celle de son parti. Enfin, Dieu ne permit pas qu'un de ses cliens l'assassinât; car Dieu ne permet point, il fait, et fait toujours ce que bon lui semble. Voltaire se moque de nous quand il parle du gouvernement de Cilicie de Cicéron. Il n'y a rien qui ressemble tant au gouvernement de Sancho-Pança dans l'île de Barataria. C'était une affaire de cabale pour le faire parvenir à l'honneur du triomphe; comme les exploits de M. de Soubise n'étaient que pour le faire parvenir au bâton de maréchal. Cependant Cicéron le manqua, et son ami Caton s'y opposa le premier. Il ne voulait pas prostituer tout-à-fait un homme déjà trop avili; et, d'ailleurs, Cicéron n'était pas d'une naissance à comparer à la maison de Rohan. Pour les vertus de Cicéron, on n'en sait rien: il ne gouverna jamais. Pour ce qui est de son mérite d'avoir ouvert les portes de Rome à la philosophie, il est bon de dire que le parti de l'opposition était un parti d'incrédules; car les évêques (c'est-à-dire les augures, les pontifes, etc.) étaient tous lords et patriciens. Ainsi le parti de l'opposition attaquait la religion, et Lucrèce avait écrit son poëme avant Cicéron. Le parti des grands soutenait la religion: ainsi Cicéron, qui dans son cœur penchait du côté de l'opposition, était incrédule en cachette, et n'osait pas le paraître. Lorsque le parti de César triompha, il se montra plus à découvert, et sans en rougir. Mais ce n'est pas à lui qu'on doit la fondation de l'incrédulité païenne, qu'ils appelaient *sophie*, sagesse, c'est au parti de César. Les applaudissemens que la postérité a donnés à Cicéron viennent de ce qu'il suivit le parti contraire à celui que la cruauté des empereurs rendit odieux. En voilà assez sur Cicéron'.....

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

A. de S.

An Herrn A. de S.

Wie gern die Redaction Ihrem pikanten Beitrag die Spalten ihres Blattes geöffnet hat, erschen Sie aus dem schnellen Abdruck desselben. Etwaige Einwendungen in der Sache zu machen kann sie nicht ihres Amtes finden; nur eine untergeordnete Bemerkung von einigem bibliographischen Interesse wollen Sie ihr gestatten.

Sie citiren den Galianischen Briefwechsel nach der 1818 bei Treuttel und Würtz in Paris erschienenen Ausgabe und haben ohne Zweifel die in demselben Jahre ebenda bei J. G. Dentu herausgekommene absichtlich ignoriert *). Nun weiß ich zwar sehr wohl, daß die erstere für authentischer gilt, weil ihr die Autographen des Verfassers zu Grunde liegen, während die Dentu'sche nur nach einer Copie derselben gemacht ist: wie dieß in den beiderseitigen Vorreden ausführlich zu lesen ist, sowie in einer mit ziemlicher Bitterkeit geschriebenen Zugabe zu dem Dentu'schen Druck unter dem Titel: Lettre de l'éditeur de la correspondance complète de l'abbé Galiani, à l'éditeur de cette correspondance incomplète. Par M. C. de St. M. . . . Paris, J. G. Dentu 1818. Indessen, ganz abgesehen von gewissen Verkürzungen, zu denen sich der Herausgeber des Treuttel'schen Drucks aus Moralitätsrücksichten verpflichtet hielt, wäre es doch an sich nicht undenkbar, daß da oder dort auch einmal ein Versehen, ein Schreibfehler, eine Unleserlichkeit des Originals in einer verständig gemachten Copie richtig verbessert wäre und an solchen Stellen demnach die Dentu'sche Ausgabe wenigstens der Absicht des Autors entschieden näher stände: ganz ähnlich wie ja ein derartiges Verhältniß auch in der Kritik der alten Autoren zwischen Original- und abgeleiteten Handschriften nicht selten zu Tage tritt. Und dieser Fall scheint, wenn nicht alles täuscht, gerade auch auf die vorstehend mitgetheilten Äußerungen über

*) Die Titel beider Ausgaben sind vollständig diese:

- I. Correspondance inédite de l'abbé Ferdinand Galiani, conseiller du roi, pendant les années 1765 à 1783, avec Mme d'Épinay, le baron d'Holbach, le baron de Grimm, Diderot, et autres personnages célèbres de ce temps; augmentée de plusieurs lettres à Monseigneur Sanseverino, archevêque de Palerme, à M. le marquis de Carraccioli, ambassadeur de Naples près la cour de France, à Voltaire, d'Alembert, Raynal, Marmontel, Thomas, le Batteux, Mme du Bocage; précédée d'une notice historique sur l'abbé Galiani, par B. Mercier de Saint-Léger, bibliothécaire de Sainte Geneviève. A laquelle il a été ajouté diverses particularités inédites concernant la vie privée, les bons mots, le caractère original de l'auteur. Par M. C*** de St. M*****, membre de plusieurs académies. [Folgt ein italienisches Motto aus Diodati.] Paris, J. G. Dentu, imprimeur-libraire, rue des Petits-Augustins (ancien hôtel de Persan), n^o. 5. 1818. 2 Bde. 8.
- II. Correspondance inédite de l'abbé Ferdinand Galiani, conseiller du roi de Naples, avec Mme d'Épinay, le baron d'Holbach, le baron de Grimm, et autres personnages célèbres du XVIII^e siècle. Édition imprimée sur le manuscrit autographe de l'Auteur, revue et accompagnée de notes, par M.***, membre de plusieurs académies. Précédée d'une notice historique sur la vie et les ouvrages de l'Auteur, par feu Ginguené, avec des notes par M. Salfi, et du Dialogue de l'abbé Galiani sur les Femmes. A Paris, chez Treuttel et Würtz, rue de Bourbon, N^o 17. A Strasbourg et à Londres, même maison de commerce. 1818. 2 Bde. 8.

Cicero Anwendung zu finden. Ich rede nicht von stilistischen Kleinigkeiten, wie wenn es bei Dentu (S. 242 f.) heißt *il débuta par attaquer Sylla, et par se lier . . .* statt *et se lier* bei Treuttel, oder *ce qui a fait faire à Voltaire plus de bruit qu'à Bochart, statt que Bochart, oder gar l'incrédulité païenne qu'ils appelaient Sophia, sagesse statt sophie, sagesse; auch nicht von il défendait les grands de son parti statt les gens de son parti.* Aber, aufrichtig gestanden, können wir es bei einigem Erwägen glaublich finden, daß im Jahre 1771 ein so weltkundiger und urtheilfähiger Zeitgenosse wie Galiani sich über England so ausgesprochen habe, wie bei Treuttel steht: *Aucune affaire de Whigs n'est jamais petite en Angleterre; elle est ridicule à Paris —?* Unmöglich; so lächerlich bornirt war man weder in Paris noch in Neapel. Auch fehlt ja, sowie man näher zusieht, das eigentliche tertium comparationis, da man einen Einzelnen erwartet, der durch seine Partei bedeutend wird, wie der kurz zuvor genannte Catilina. Und führt denn nicht eben auf einen Einzelnen mit überzeugender Nothwendigkeit selbst die „überlieferte Lesart“ *de*, da es doch sonst ohne Zweifel *des Whigs* heißen müßte? Denn ein ernsthaft gemeintes *aucune affaire de Whigs* (was doch wohl auf ein d'un Whig hinauskäme) ergäbe ja vollends den hellen Blödsinn. Von Ihnen habe ich nicht zu fürchten, daß Sie in diesen Raisonnements nur „pedantische Silbenstecherei“ des Philologen sehen; Kritik bleibt Kritik und Logik Logik, ob sich's um den Text antiker oder moderner Klassiker handelt. Wer also ist der Einzelne, dessen *affaires jamais petites en Angleterre, aber ridicules à Paris* waren? Der „abgeleitete Codex“, den wir an dem Dentuschen Druck haben, sagt es uns: *Aucune affaire de Wilkes —:* und wenn das eine Conjectur ist, so ist es eben eine vortreffliche d. h. unzweifelhaft richtige. Selbst das will ich, auf die Gefahr eines unphilologischen Lächelns hin, nicht unerwähnt lassen, daß bei Treuttel nicht Whigs, wie Sie stillschweigend verbessert haben (wie Sie ja auch mit Recht *patriciens* für *praticiens* schrieben), sondern Wighs gedruckt steht, was für Wilkes einleuchtender Weise noch leichter verlesen werden konnte als Whigs. Sie sehen: *tout comme chez nous, nämlich chez nous autres philologues.* — Uebrigens braucht man Ihnen natürlich nicht zu sagen, wie sehr John Wilkes hieher paßt, der seine Demagogenvolle gerade schon in den sechziger Jahren spielte, der eben im J. 1770 aus King's bench entlassen war, das ihn mit nichten zahmer gemacht hatte, und den in der That schon Zeitgenossen mit Catilina verglichen, so wenig zutreffend auch die Parallele sein mag.

Genehmigen Sie zc. zc.

F. H.